

fâché cependant d'apprendre.... Dites, monsieur le curé, si vous le savez, dites-moi le prix.

—Un prix énorme, répondit le curé, car bien des espérances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval.

—Un prix énorme ! Vous me faites peur.... Combien exactement ?

—Trois millions !

—Seulement ! s'écria madame Scott : le château, les fermes, la forêt, le tout pour trois millions ?

—Oui, trois millions.

—Mais c'est pour rien, dit Bettina. Cette délicieuse petite rivière qui se promène dans le parc vaut, à elle seule, les trois millions.

—Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, demanda madame Scott, vous disiez qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château ?

—Oui, madame.

—Et devant ces personnes, après la vente, mon nom a-t-il été prononcé ?

—Oui, madame.

—Et quand mon nom a été prononcé, y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi ?... Oui. .. oui.... Votre silence me répond.... on a parlé de moi.... Eh bien ! monsieur le curé, je deviens sérieuse, très sérieuse.... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

—Mais, madame, répondit le pauvre curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune....

—Oui, on a dû parler de cela ; sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche.... et, depuis peu de temps.... une parvenue.... n'est-ce pas ? Très bien : mais ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

—Mais non, je n'ai rien entendu....

—Oh ! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux.... et je vous rends très malheureux, car vous devez être la sincérité même. Mais, si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que....

—Mon Dieu ! madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter : mais, puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, des plus brillantes et des plus....

—Et des plus jolies femmes de Paris ? On a pu dire cela,—avec un peu d'indulgence on a pu le dire ;—mais ce n'est pas tout encore. Il y a autre chose....

—Ah ! par exemple !

—Oui, il y a autre chose, et je voudrais avoir avec vous, à l'instant même, une explication bien nette, bien franche. Je ne sais pas.... mais il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui.... il me semble,—c'est peut-être un peu tôt pour dire ce mot-là,—mais il me semble que vous êtes déjà tous les deux un peu mes amis.... et que vous le serez un jour tout à fait. Eh bien ! dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aidez à les démentir ?

—Oui, madame, répondit Jean avec une extrême vivacité, vous avez raison de le penser.

—Eh bien ! c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous êtes soldat.... et c'est votre métier d'avoir du courage.... Promettez-moi d'être brave.... Me le promettez-vous ?

—Qu'entendez-vous, madame, par être brave ?

—Promettez.... promettez sans explications, sans conditions.

—Eh bien ! je le promets....

—Vous allez donc répondre franchement, par oui et par non, aux questions que je vais vous adresser....

—Je répondrai.

—Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New-York ?

—Oui, madame, on me l'a dit.

—Et que j'avais été écuyère dans un cirque ambulante ?

—On me l'a dit, madame.

—A la bonne heure !.... Voilà qui est parler. Eh bien ! remarquez d'abord que, dans tout cela, il n'y aurait rien, rien du tout d'inavouable.... Mais, si cela n'est pas vrai, n'ai-je pas le droit de dire que cela n'est pas vrai ? Et cela n'est pas vrai. Mon histoire.... en peu de mots je vais vous la raconter ; et, si je vous la raconte ainsi, dès le premier jour, c'est pour que vous ayez la bonté de la redire à tous ceux qui vous parleront de moi.... Je vais passer une partie de ma vie dans ce pays, je désire qu'on sache d'où je viens et ce que je suis. Je commence donc. Pauvre, oui, je l'ai été et très pauvre. Il y a de cela huit ans.... Mon père venait de mourir, suivant d'assez près notre mère. J'avais, moi, dix-huit ans et Bettina neuf. Nous restions seules dans le monde avec de grosses dettes et un gros procès. La dernière parole de mon père avait été : "Suzie, pour le procès, ne transigez jamais, jamais, jamais ! Des millions, mes enfants, vous aurez des millions !" Il nous embrassa toutes les deux, Bettina et moi.... Le délire le prit et il mourut en répétant : "Des millions !" Un homme d'affaires se présenta, le lendemain, qui m'offrit de payer toutes les dettes et de me donner, en outre, dix mille dollars, si je lui abandonnais tous mes droits dans le procès. Il s'agissait de la possession d'une grande étendue de terres dans le Colorado.... Je refusai. C'est alors que, pendant quelques mois, nous avons été très pauvres.

—Et c'est alors, dit Bettina, que je mettais le couvert.

—Je passais ma vie chez les sollicitors de New-York.... mais personne ne voulait se charger de mes intérêts. C'était partout la même réponse : "Votre cause est très douteuse, vous avez des adversaires riches et redoutables, il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour aller au bout de votre procès.... et vous n'avez plus rien.... On vous offre, vos dettes payées, dix mille dollars, acceptez, vendez votre procès." Mais, moi, j'avais toujours dans l'oreille les derniers mots de mon père, et je ne voulais pas.... La misère, cependant, allait bien m'y contraindre, quand, un jour, je tentai une démarche près d'un des amis de mon père, un banquier de New-York, M. William Scott. Il n'était pas seul ; un jeune homme était assis dans son cabinet, près de son bureau. "Vous pouvez parler, me dit-il, c'est mon fils Richard Scott." Je regarde ce jeune homme, il me regarde, et nous nous reconnaissons.... "Suzie !—Richard !" Il me tend la main. Il avait vingt-trois ans, et moi dix-huit, je vous l'ai dit. Bien souvent, autrefois, enfants tous les deux, nous avions joué ensemble. Nous étions alors grands amis. Puis, sept ou huit ans auparavant, il était parti pour achever son éducation en France et en Angleterre. Son père me fait asseoir et me demande ce qui m'amène.... Je le lui dis.... Il m'écoute et me répond : "Vous auriez besoin de vingt à trente mille dollars,